***Polyeucte martyr***

janvier 1643

**Lettre dédicatoire**

Corneille dédie cette pièce chrétienne à la reine mère, Anne d’Autriche. Le roi Louis XIII étant mort, elle est la régente du royaume et règne à la place de son fils trop jeune encore : en conséquence, l’acte de dédicacer sa pièce à la reine mère, ce choix de Corneille, est en même temps un cadeau offert à la personne la plus puissante de l’État. Or elle avait la réputation d’être très pieuse. Mais il faut aussi savoir qu’il y a à cette époque et pendant les années qui suivent la Compagnie du Saint-Sacrement (avec dans l’ombre saint Vincent de Paul) qui a de l’influence dans la cité et sur les grands aristocrates. On peut donc conclure que le sujet de cette pièce est, encore une fois, suis-je tenté de dire, tout à fait d’actualité.

Après un acte d’humilité digne d’un saint, Corneille se rehausse en parlant de Dieu. Il signale en même temps qu’il passe à un autre registre que la morale et la politique, un registre qu’il prétend supérieur, ce qui ne peut pas déplaire à la régente. On peut se demander, en tout cas je me demande, si on change vraiment de registre. Ceci au moins est sûr : il ne s’agit pas de représenter des thèmes qui intéressent seulement la théologie, car il est question de théologie politique ou de l’effet de la théologie sur le politique et vice versa. Or ce thème est au cœur de *Cinna*. Mais, pour le moment du moins, Corneille n’ose pas placer sa pièce sous la rubrique de tragédie chrétienne, peut-être parce qu’il n’a pas encore inventé la catégorie, mais aussi et surtout, je crois, parce qu’il s’attirerait les foudres de certains moralistes chrétiens plus sévères. (*Théodore* sera classée tragédie chrétienne par lui, mais bien des années plus tard quand les tempêtes religieuses se sont un peu calmées.)

Corneille va jusqu’à suggérer que c’est la piété de la reine mère et de la régente que reposent les succès militaires et politiques de la France après la mort du roi Louis XIII. « C’est par là, Madame, que j’espère obtenir de Votre Majesté le pardon du long temps que j’ai attendu à lui rendre cette sorte d’hommages : toutes les fois que j’ai mis sur notre scène des vertus morales ou politiques, j’en ai toujours cru les tableaux trop peu dignes de paraître devant elle, quand j’ai considéré qu’avec quel soin que je les pusse choisir dans l’histoire, et quelques ornements dont l’artifice les pût enrichir, elle en voyait de plus grands exemples en elle-même. Pour rendre les choses proportionnées, il fallait aller à la plus haute espèce, et n’entreprendre pas de rien offrir de de cette nature à une reine très chrétienne, et qui l’est beaucoup plus encore par ses actions que par son titre, à moins que de lui offrir un portrait des vertus chrétiennes, dont l’amour et la gloire de Dieu formassent les plus beaux traits, et qui rendit les plaisirs qu’elle pourra prendre aussi propres à exercer sa piété qu’à délasser son esprit. C’est à cette extraordinaire et admirable piété, madame, que la France est redevable des bénédictions qu’elle voit tomber sur les premières armes de son roi, les heureux succès qu’elles ont obtenues en sont les rétributions éclatantes, et des coups du Ciel qui répand abondamment sur tout le royaume les récompenses et les grâces que Votre Majesté a méritées. » Non seulement la reine mère fait aussi bien que son époux, prétend Corneille, mais encore elle fait mieux, et ce qui se fait sous le règne, nouveau de son fils roi encore putatif, se fait non seulement sous sa régence, mais par son action pieuse. Il me semble que cela ne peut que plaire à la reine d’autant plus qu’elle était assez aliénée de son époux. Certains vont jusqu’à suggérer que le père véritable de Louis est le cardinal Mazarin, ce qui ne serait pas peu ironique, puisqu’elle règne avec et à travers lui et que Mazarin a traité Louis XIV comme son propre fils.

Corneille offre un sonnet à la gloire de la reine. Il ne l’a jamais fait avant dans une lettre dédicatoire, et il ne le fera plus. Serait-ce mal placé de signaler que Corneille fait ici le galant, puisqu’il est un poète et la reine mère est une femme ?

**Abrégé du martyre de saint Polyeucte**

Corneille fait comprendre qu’il y a un problème de base avec des pièces qui portent sur les choses religieuses et surtout les choses chrétiennes : comme la grâce de Dieu peut tout, et surtout peut aller contre la nature et donc contre la vraisemblance, on peut avoir de la difficulté à traiter le sujet comme il faut. Si on traite des dieux païens et de leur pouvoir (mettons comme dans *Médée*, déjà créée, ou *La Toison d’or*, encore à venir, comment peut-on prétendre que les *miracles* de la mythologie soient vraisemblables ? Il est certain qu’ils ne sont pas vrais pour un chrétien. Mais le problème paraît au moins semblable pour les miracles chrétiens.

Quoi qu’il en soit de ce problème et de ce danger, Corneille prétend que le plaisir du théâtre peut rendre l’exemple utile plus efficace. Voilà pourquoi il donne un abrégé de la vie de saint Polyeucte : il veut que le spectateur (ou le lecteur) puisse rétablir les faits, ou la vérité, pour bien les distinguer de la fiction et des embellissements que l’artiste ajoute.

Après avoir donné en gros, ou en résumé, le texte de Surinus, Corneille détaille ce qu’il a ajouté. On pourrait dire qu’il y a là une sorte d’acte d’humilité ou de respect pieux pour le texte religieux. « L’un et l’autre de ces effets serait dangereux en cette rencontre, il y va de la gloire de Dieu, qui se plaît dans celle de ses Saints, dont la mort précieuse devant ses yeux ne doit pas passer pour fabuleuse devant ceux des hommes. Au lieu de sanctifier notre théâtre par sa représentation, nous y profanerions la sainteté de leurs souffrances, si nous permettions que la crédulité des uns, et la défiance des autres également abusés par ce mélange, se méprissent également en la vénération qui leur est due, et que les premiers la rendissent mal à propos à ceux qui ne la méritent pas, cependant que les autres la dénieraient à ceux à qui elle appartient. » Mais en faisant ainsi, Corneille indique aussi tout ce qu’il a inventé, lui le poète (soit le faiseur, le fabricant, l’artisan). En tout cas, la liste des ajouts est longue ; elle constitue tout l’avant-dernier paragraphe. Disons qu’on pourrait y voir un orgueil d’artiste présenté ironiquement.

**Examen**

Encore et toujours, il faut se souvenir que cet examen ne date pas de la pièce présentée ni même de sa première publication.

Quoi qu’il en soit, on y voit que Corneille est au fait des débats autour du théâtre et surtout autour du théâtre traitant des histoires religieuses. Comme il signale les œuvres de Grotius et de Buchanan, on doit croire qu’il est conscient un peu du débat entre Anciens et Modernes, en plus de celui sur le théâtre chrétien.

En tout cas, il distingue entre le respect des textes hagiographiques (on leur doit une sorte de piété, mais sans les prendre pour la parole de Dieu ou des apôtres) et le respect du texte biblique (on ne doit pas les changer de quelque façon que ce soit parce qu’ils émanent de Dieu). Cette remarque ajoute à ce qu’il a dit plus haut et plus tôt. De plus, Corneille signale la différence de ton entre ses deux pièces romaines et celle-ci chrétienne : il y a plus de tendresse dans *Polyeucte* que dans les pièces qui représentent le monde ancien préchrétien. Je ne suis pas sûr de ce qu’il dit, mais je reconnais que la duplicité qui se trouve souvent dans les récits amoureux est moins présente dans *Polyeucte*. Cependant, il faut ajouter que la tendresse n’en est pas tout à fait absente.

Corneille aborde ensuite, comme il le fait si souvent, le problème des unités. Encore une fois, il reconnaît ses torts (comment pouvaient-ils ne pas les reconnaître ?), mais il plaide encore et toujours pour plus de largeur ou d’ouverture dans les définitions et surtout moins de rigueur dans la pratique. Il montre qu’il a lui aussi le souci de la vraisemblance, soit celle qui commande certains discours explicatifs. Il me semble qu’en soulignant son souci et l’indifférence de bien des auteurs (et de bien des experts), Corneille montre qu’il est plus sensé qu’eux, qui pourtant le condamnent souvent pour des raisons théoriques tirées, disent-ils, d’Aristote et d’un souci pour la vraisemblance. Au fond, ajouterai-je, il fait ici comme il fait souvent ailleurs.

À la fin, il essaie de réduire le miraculeux à la vraisemblance : dans un monde où la grâce divine peut faire irruption dans le monde, les miracles sont vraisemblables. Mais on pourrait répondre que la définition de la vraisemblance ne repose pas sur la vérité, mais sur l’opinion : est vraisemblable un récit mythique parce qu’il existe dans l’esprit des spectateurs et des lecteurs, et non pas parce que les dieux ont bel et bien des pouvoirs. Si cela est juste, on pourrait saisir que la vraisemblance garde sa définition quand il s’agit de miracles chrétiens : puisque les spectateurs et les lecteurs y croient ou même les connaissent pour en avoir entendu parler, ces *faits* sont vraisemblables.

Je suis persuadé qu’on gagnerait à comparer cette pièce à *Théodore, vierge et martyr*, la seule tragédie de Corneille qui est nommément chrétienne. Mais cet exercice d’intertextualité devrait aller jusqu’à comparer cette pièce à la pièce religieuse de Molière (*Tartufe*) et aux deux pièces irréligieuses de Voltaire (*Zaïre* et *Mahomet*). Il va de soi, mais il faut le dire, l’intérêt de ces comparaisons n’est pas d’abord et avant tout esthétique, mais théologique. Et surtout elle exige qu’on réfléchisse à la question historique de l’adhésion de ses différents auteurs à l’opinion régnante.

**Mon résumé**

Acte I – Polyeucte, chrétien de cœur, refuse de se faire baptiser parce que son épouse, Pauline, a rêvé qu’il mourra bientôt. Néarque le pousse à agir malgré tout. / Polyeucte court se faire baptiser en fuyant loin de Pauline. / Pauline raconte son rêve à Stratonice : elle a vu Sévère, son ancien amant mort, et Félix, son père qui lui a ordonné de quitter Sévère, tuer Polyeucte. / Félix annonce que Sévère, qui n’est pas mort, est le favori de l’empereur et qu’il visite l’Arménie. Il demande à Pauline de le protéger contre la colère de Sévère tout-puissant.

Acte II – Sévère, encore amoureux fou de Pauline, apprend qu’elle est l’épouse de Polyeucte. / Sévère et Pauline s’avouent leur amour durable, mais Pauline est intraitable et Sévère promet de mourir à la guerre. / Malgré la noblesse de Sévère, Pauline craint pour Polyeucte. / Polyeucte revient après avoir été baptisé et reproche à Pauline ses craintes, tout en admirant sa vertu. / Polyeucte, confiant, se rend au sacrifice public en honneur de Sévère. / Néarque rappelle à Polyeucte qu’il ne peut sacrifier aux dieux païens, et Polyeucte annonce qu’il brisera les idoles. Cela qui surprend Néarque, mais il se rend à la fin à la logique de Polyeucte.

Acte III – Pauline craint la rencontre entre Sévère et Polyeucte dans le temple. / Elle apprend de Stratonice que Néarque a baptisé Polyeucte, qu’ils ont attenté aux idoles et que Félix fait mettre à mort Néarque. / Félix s’attend à ce que Polyeucte se dédie en voyant mourir Néarque, mais Pauline le détrompe. / Ayant appris que Polyeucte persiste après la mort de Néarque, Sévère somme Pauline de ramener son époux aux dieux. / Félix est sûr que l’empereur veut la mort des chrétiens et qu’il doit sacrifier Polyeucte ; il est persuadé que Sévère n’attend que cette occasion pour l’abattre et se venger du passé ; il pense même que la mort de Polyeucte le réconcilierait avec Sévère.

Acte IV – Polyeucte redoute de rencontrer Pauline et fait chercher Sévère pour lui révéler un secret. / Polyeucte médite sur la vie et la mort, sur le monde et le ciel ; il prophétise la fin malheureuse de l’empereur Dèce. / Polyeucte et Pauline s’affrontent. Elle lui suggère, entre autres, de feindre ce qu’en tant que chrétien, il ne peut pas faire. À la fin, Polyeucte tente de la convertir. / Polyeucte explique à Pauline qu’il a fait venir Sévère pour lui parler et pour lui offrir la main de Pauline. / Sévère est étonné par le geste de Polyeucte ; Pauline annonce qu’elle n’épousera jamais Sévère et lui demande au contraire de sauver Polyeucte. / Sévère, qui n’est pas l’ennemi des chrétiens, décide de protéger Polyeucte et de le faire gracier.

Acte V – Félix est persuadé que le geste de Sévère est un piège ; il décide de faire mettre Polyeucte à mort malgré tout, après une dernière tentative de le faire renier sa foi. / Polyeucte résiste à tous les raisonnements et suggestions de Félix. / Pauline reproche à Polyeucte de ne pas l’aimer assez pour sacrifier sa foi et Polyeucte invite Pauline à se convertir et à mourir avec lui. / Félix se félicite d’être resté ferme même contre son beau-fils et sa fille. / Pauline revient : elle est devenue chrétienne. / Sévère menace Félix, qui revient alors qu’il s’est converti à son tour. Sévère établit la tolérance romaine pour la religion chrétienne aussi.

**Quelques remarques**

Pour comprendre *Polyeucte* et Polyeucte, il faut se souvenir de certaines phrases du Nouveau Testament. Car nous connaissons directement, ou par tradition, un christianisme doux ou modéré ; plus exactement, nous ne reconnaissons que lui, sauf quand il est question de prêtres pédophiles et alors le christianisme est vilipendé. En tout cas, dans l’enseignement original du christianisme, il y avait des tendances pures et dures ou intransigeantes. En voici quelques-unes : *Matthieu* 6.31-32; 7.13-14; 10.32-39. Ces tendances dures ont été derrière le premier christianisme et les martyres et donc sans doute à l’apostolat chrétien et son efficacité ; ces tendances pures et dures existent encore très souvent dans les versions protestantes du christianisme, car le catholicisme contemporain (entre autre au Québec) est pour ainsi dire en état de déliquescence (mais il y a quelques exceptions dans les pays de *missionnariat* par opposition aux pays chrétiens de longue date). À la longue, grâce à l’effet des martyres et à la suite de la chute du paganisme, le christianisme a trouvé une solution du problème de cette intransigeance apostolique ou de témoignage à la vie à la mort : il y a deux façons de suivre le Christ, la façon intransigeante (les bénédictins, les trappistes et ainsi de suite) et la façon modérée. Mais la tentation fondamentaliste (le retour au christianisme pur et dur exclusif) a toujours existé. Lire *Polyeucte* sert à comprendre et le passé et le présent du christianisme et de toutes les religions de la révélation. Soit dit en passant, il sert aussi à comprendre des religions plus *jeunes* qui entrent en Occident et qui surprennent les post-modernes que nous sommes devenus.

Dans la pièce de Corneille, il y a une différence nationale ou politique, moins visible, qui s’ajoute à la différence religieuse, visible. Les Grecs-Arméniens sont Polyeucte, Néarque et Stratonice ; les Romains sont Pauline, Félix et Sévère. Polyeucte, un Arménien, et donc un Grec de civilisation, comme le montre son nom, est l’époux de Pauline, une Romaine. (En gros, les Romains sont polythéistes, et les Grecs sont chrétiens.) Dans ce sextuor, seule Stratonice ne respecte pas les lignes de force de cette division religieuse et géographique.) En tout cas, dès le début de la pièce, Polyeucte est assez libre des croyances païennes, il croit déjà en un seul Dieu, il est déjà un chrétien dans le cœur ; Pauline croit aux rêves prémonitoires, est polythéiste et pense que les chrétiens sont des *dangers* politiques parce qu’ils ne respectent pas les rituels et les comportements honnêtes de l’Empire romain. Polyeucte deviendra chrétien en acceptant une nouvelle religion et en la vivant sur la place publique, Pauline deviendra chrétienne en changeant de religion. Il faut bien voir que pour Polyeucte, vivre le christianisme en public signifie s’attaquer publiquement à la religion polythéiste qui inclut le culte de l’empereur-dieu et de Rome-dieu. Il faut tout de suite noter que ce détail (les chrétiens, ou les gens qui sympathisent avec eux, portent des noms grecs et que les Romains sont plutôt opposés au christianisme) a un fond historique solide. On est ainsi en plein milieu de la question de la transformation de l’empire romain (et donc latin quant à son origine) en empire chrétien (et donc grec du moins par la langue et le lieu d’où le christianisme part). Soit dit en passant, Montesquieu en a parlé, discrètement, dans ses *Considérations sur les causes*.

Le problème que constitue le christianisme du point de vue des Anciens païens est exprimé en III.2. Mais ce problème est en fin de compte, celui de toute religion révélée par rapport à l’État, ou du moins d’un État qui tolère comme le faisait l’Empire romain (voir III.3). Pour comprendre quelque chose du problème, on peut penser au fait que les chrétiens furent martyrisés parce qu’ils étaient des criminels, des ennemis de la cité, laquelle était religieuse, mais de par une autre religion : les chrétiens furent mis à mort parce qu’ils étaient athées, parce qu’ils étaient impies, et donc parce qu’ils ne croyaient pas aux dieux de la cité. Une solution du problème, typiquement moderne, serait de reléguer la religion au domaine privé. Mais on devine que face à une religion intransigeante (et cohérente), cette solution ne fonctionnera pas à court terme pour les gens lucides ni même à long terme, quand la vérité de la situation usera les compromis. Car si devant Dieu, tuer d’autres hommes (la guerre) et tuer des enfants humains (l’avortement et ne pas être pieux) sont des crimes dénoncés par le premier commandement et le sixième, on ne peut pas être fidèle (mettons payer ses taxes ou enseigner que les lois sont justes ou être un soldat) et être un bon chrétien.

En IV 2, Polyeucte chante l’instabilité des plaisirs et du pouvoir, la satisfaction solide se trouvant seulement dans les biens célestes. Il prophétise : Décie (Dèce) sera renversé. Il reprend tout cela en parlant à Pauline. De plus, il abandonne Pauline. En parlant ainsi, en agissant ainsi, il se montre un parfait chrétien pour qui Dieu seul compte, pour qui la femme, les enfants et la patrie ne comptent plus. Pauline lui répond, selon un bon sens humain : tu pourras avoir un bonheur humain, puisque tu es noble et vertueux et admiré de tous ; tu appartiens à l’État ; tu pourrais feindre pour les autres et être fidèle à ton Dieu en secret, tu m’abandonnes. C’est là le problème de fond de la pièce.

Sévère n’est pas un chrétien ; c’est un homme droit et fort, qui aime sa gloire, ou sa vertu, et qui sait admirer la vertu chez les autres ; il préfère être droit à être fidèle à son empereur, à la patrie, et même aux dieux. Pour lui, la vertu consiste à mépriser la fortune (les résultats) et à faire son devoir. Cet homme admire les chrétiens pour deux raisons qu’il énonce (IV.6).

Mais s’il est droit, il n’est pas sûr qu’il soit clairvoyant : il ne trouve pas les chrétiens dangereux, mais il sait que Polyeucte s’est attaqué aux dieux de la cité ; il dit que les chrétiens font de bons soldats, mais il sait qu’il y avait beaucoup de chrétiens qui refusaient d’être des soldats. À la fin, il établit une tolérance religieuse qu’il devrait savoir être impossible : avec des hommes comme Polyeucte et Néarque, la religion polythéiste, la religion de la patrie, la religion patriotique ne pourra durer. On le voit à plusieurs indices, dont le suivant. Les scènes I.1 et II.6 sont la réplique l’une de l’autre ; la logique du zélé (Néarque) est appliquée contre lui ou par-delà lui par son disciple (Polyeucte). Toute la question politique est là en fin de compte : Néarque est intransigeant, puis Polyeucte l’est encore plus ; or que peut-on faire avec une religion qui inspire les hommes à être intransigeants et même à pratiquer une sorte de surenchère de l’intransigeance ? la tolérance religieuse est-elle possible avec une religion semblable ?

Par ailleurs, Sévère est amoureux : plus que les dieux, plus que la vertu mâle, il aime Pauline (II.1) ; il ne peut vivre sans elle. Pourtant, il vivra sans elle à la fin. Il est un héros cornélien typique : comme Rodrigue qui aime Chimène, mais qui lutte en Afrique pour son roi, Sévère vivra dans le déchirement entre ce qu’il désire et ce qu’il doit faire, entre la vie privée qu’il imagine satisfaisante, dont il n’oublie jamais l’attirance, et la vie publique et souffrante, dont il ne peut abandonner les exigences.

Pourquoi Pauline se convertit-elle ? On pourrait dire que c’est parce que la grâce la touche. Mais il est possible aussi que ce soit pour elle une façon d’être fidèle jusqu’au bout à son époux. En tout cas, il est clair qu’il y a quelque chose qui dépasse l’autorité de son père et, en même temps, sa fidélité aux dieux paternels ou civiques : c’est la fidélité à son époux. (Elle le dit à la fin de III.4.) De plus, comme le montre V.3, elle est piquée dans son amour-propre : devenir chrétienne, c’est épouser une figure plus difficile de la vertu ; elle y court donc. Mais j’ajoute une autre possibilité : il est possible qu’elle trouve dans le christianisme un appui pour résister au pouvoir de ceux qui la manipulent et la dominent depuis sa naissance.

Le cas de Félix, le *fait* de sa conversion est plus problématique : il n’a pas été invité à se convertir par Polyeucte ; il craint Sévère; il voit des ruses partout. Il est tout à fait possible que, de la même façon qu’il fait tuer Polyeucte pour faire plaisir aux autorités (l’empereur Décie sans doute et, croit-il, Sévère), de la même façon, il se convertisse pour se mettre à l’abri de la colère de Sévère (puisqu’il lui a désobéi) en faisant comme Pauline qu’aime Sévère. Il est possible qu’il calcule qu’en se plaçant à côté de Pauline convertie dans la position d’un converti, il pourra se protéger ; il est certain qu’il a déjà utilisé sa fille pour le protéger contre ce qu’il croyait être la colère de Sévère. En revanche, il est clair que la tolérance respectueuse de Sévère, la conversion passionnée de Pauline et la conversion *politique* de Félix ont des équivalents historiques solides : tout comme Polyeucte, ils sont à la fois des personnages de la pièce et des illustrations de tendances lourdes de l’histoire ancienne et de la vie présente.

Cette pièce offre plusieurs exemples du passage du tutoiement au vouvoiement dans un contexte amoureux. Voir IV.3 et V.3, mais aussi II.6, où une seule fois Polyeucte tutoie Néarque. Chaque cas est différent, mais ce qui me paraît clair : Corneille choisit ces détails de ton.

Dans la première scène de l’acte un, Néarque s’étonne que Polyeucte soit troublé par un rêve de son épouse. Polyeucte s’en moque en positiviste grec qu’il semble être, à moins qu’il ne soit déjà un chrétien qui se moque des dieux et des rites et des légendes polythéistes, mais il reconnaît le pouvoir de l’amour et donc sa soumission aux craintes nées chez Pauline. Néarque en profite pour relancer Polyeucte qui tarde à embrasser la foi chrétienne : il lui rappelle que la grâce de Dieu peut moins agir à l’avenir et lui faire rater une occasion de se convertir. Polyeucte proteste qu’il est déjà chrétien et qu’il ne fait que céder aux demandes de son épouse légitime. Néarque prétend que c’est là une ruse de Satan, du moins en ce qui a trait aux demandes de Pauline. Néarque répond à la question / objection de Polyeucte qu’il ne faut aimer en ce monde que par rapport à son amour de Dieu ; il lui rappelle qu’on vit, que les chrétiens vivent, sous un régime qui les persécute. « (Néarque) Votre retour pour elle en aura plus de charmes ; / Dans une heure au plus tard vous essuierez ses larmes ; / Et l’heur de vous revoir lui semblera plus doux, / Plus elle aura pleuré pour un si cher époux. / Allons, on nous attend. (Polyeucte) Apaisez donc sa crainte, / Et calmez la douleur dont son âme est atteinte : / Elle revient. (Néarque) Fuyez. (Polyeucte) Je ne puis. (Néarque) Il le faut ; / Fuyez un ennemi qui sait votre défaut, / Qui le trouve aisément, qui blesse par la vue, / Et dont le coup mortel vous plaît quand il vous tue. » Quand Pauline arrive, Néarque suggère à Polyeucte qu’il la fuit : elle est un défaut dans son armure qu’exploite Satan.

Je note que Néarque ressemble ici au vieil Horace dans Horace : la tactique qu’il préconise contre le pouvoir féminin est la fuite. Le rapprochement est intéressant, mais il faut noter tout de suite que les deux défendent des *valeurs* bien différentes, car la cité de Dieu n’est pas la cité de l’homme, comme le dirait Augustin. Mais pour revenir au rapprochement proposé, l’un et l’autre présentent quelque chose qui est absolu, quelque chose qui, prétendent-ils, annule les sentiments humains ordinaires. « (Polyeucte) Pour se donner à lui faut-il n’aimer personne ? / (Néarque) Nous pouvons tout aimer, il le souffre, il l’ordonne ; / Mais, à vous dire tout, ce Seigneur des seigneurs / Veut le premier amour et les premiers honneurs. / Comme rien n’est égal à sa grandeur suprême, / Il faut ne rien aimer qu’après lui, qu’en lui-même, / Négliger, pour lui plaire, et femme et biens et rang, / Exposer pour sa gloire et verser tout son sang. / Mais que vous êtes loin de cette ardeur parfaite / Qui vous est nécessaire, et que je vous souhaite ! » Je note aussi qu’il y a un peu de mensonge à soi chez Polyeucte : il prétend qu’il est déjà chrétien, et il a raison sans doute, mais la réponse de Néarque est valide et surtout elle révèle la radicalité de la religion chrétienne, ou du moins du christianisme *parfait*, ou christianisme de ceux qui veulent être parfaits, ou saints. (On pense aux solitaires de Port Royal, mettons monsieur de Sacy.) Je trouve enfin que Corneille est bien habile de placer ici une sorte de pion dramatique : Néarque sera obligé de respecter son argument contre celui qu’il proposera à Polyeucte quand il s’agira de ne pas *insulter* les dieux romains.

Il faut croire que comme raison de ne pas se convertir en se faisant bel et bien baptiser, Polyeucte a dit à Néarque qu’il a promis à son épouse de ne pas sortir. Aussi quand Néarque veut qu’il sorte, c’est une façon codée de dire : « Viens te faire baptiser. » Or il y a là, cela est clair pour peu qu’on examine, un mensonge. Néarque ne dit pas qu’on s’en va vers un baptême, et Polyeucte le cache ici (mais il est arrêté par Pauline et il devra mentir encore plus activement, car le silence est devenu impossible), ce qu’il fait dans la scène suivante et quand il revient de son baptême sans le lui avouer et sans avouer qu’il a l’intention de faire un geste illégal qui l’affectera, elle, qu’il aime plus que lui-même. Pour le dire autrement, Polyeucte et Néarque sont plus respectueux du premier commandement que du huitième qui exige qu’on ne mente pas. En tout cas, la poésie de Corneille place le spectateur devant le problème de la réconciliation de la foi (et du christianisme) avec le monde et avec les vertus ordinaires, voire avec les compromis chrétiens dont Néarque sera bientôt l’avocat.

Dans la suivante, Polyeucte s’enfuit pour éviter d’avoir à expliquer ce qu’il fait à Pauline. Il sent que s’il lui parle il cédera à sa demande de rester : il sait qu’elle a eu un rêve prémonitoire et quelle en est la teneur, il sait qu’elle sera encore plus insistante s’il lui avoue qu’il part se faire baptiser. Par ailleurs, il est remarquable que Pauline reconnaisse que son rêve ne signifie rien au fond : elle est déjà par-delà la superstition polythéiste, mais elle subit encore l’influence de ses anciennes croyances. Mais son père, un Romain, avouera sous peu que lui aussi est ému par son songe prémonitoire. Il ne doit pas trop y croire, mais encore une fois, il est un Romain.

Dans la suivante, Pauline se plaint auprès de Stratonice : depuis qu’elle est son épouse, Polyeucte la respecte moins, ou du moins a repris sa royauté, c’est-à-dire sa liberté. Stratonice justifie Polyeucte sur deux plans : il est un Arménien et donc n’accorde pas autant d’autorité aux songes ; il est bon que l’époux soit indépendant et qu’il ait un espace d’action indépendant. Pauline explique alors pourquoi elle est si émue par le rêve. Elle révèle d’abord qu’elle a eu un autre amoureux, Sévère, soldat romain. Stratonice identifie Sévère en racontant quelques-uns de ses exploits. Pauline ajoute qu’il était vertueux, mais qu’il n’avait pas de statut social et que son père Félix a donc refusé qu’ils s’épousent malgré leur amour réciproque. Ayant quitté Rome pour devenir gouverneur romain d’Arménie, son père la maria à Polyeucte, ce qu’elle a accepté au point d’aimer sincèrement le nouvel amant, mais sans oublier l’autre. Stratonice apprend que Pauline a eu un rêve où, Sévère toujours vivant et même devenu puissant, revient pour se venger en punissant Polyeucte ; elle a imaginé que de chrétiens ont jeté Polyeucte au pied de Sévère et que son père à elle l’a assassiné. Stratonice la raisonne : Sévère est mort ; Félix aime Polyeucte ; ce qu’annonce le rêve est impossible. (Pauline) Il m’en a dit autant, et rit de mes alarmes ; / Mais je crains des chrétiens les complots et les charmes, / Et que sur mon époux leur troupeau ramassé / Ne venge tant de sang que mon père a versé. / (Stratonice) Leur secte est insensée, impie, et sacrilège, / Et dans son sacrifice use de sortilège ; / Mais sa fureur ne va qu’à briser nos autels ; / Elle n’en veut qu’aux dieux, et non pas aux mortels. / Quelque sévérité que sur eux on déploie, / Ils souffrent sans murmure et meurent avec joie ; / Et, depuis qu’on les traite en criminels d’État, / On ne peut les charger d’aucun assassinat. » Pour ce qui est des chrétiens, à la suite de Pauline, Stratonice signale que s’ils sont des criminels, ils ne s’attaquent qu’aux dieux et leurs autels jamais aux humains.

Aussitôt que Polyeucte quitte les lieux, Pauline se met à le tutoyer : c’est un signe de sa colère, ou du moins de l’abaissement qu’il subit dans son estime du fait qu’il lui résiste. Les deux sont récemment mariés, mais Pauline se plaint de ce que Polyeucte se comporte déjà comme un époux de longue date. Elle ne le dit pas, car elle ne le sait pas : la tiédeur sexuelle et amoureuse de Polyeucte est liée à son christianisme, ou si l’on veut à son amitié avec Néarque. (Le prénom de ce dernier signifie « nouveau commandement » et donc pourrait signifier *christianisme*, car le christianisme est la Nouvelle loi, la Nouvelle alliance, par rapport au judaïsme, mais aussi une nouvelle figure, intransigeante de la religion par rapport au polythéisme tolérant.)

Je trouve que Corneille respecte en grande partie le problème théologico-politique qui est au cœur de la pièce. Cela n’empêche pas que la relation entre les deux époux ressemble bien trop à ce qui se passe dans la France du xviie siècle pour être crédible sur le plan historique. Corneille répondrait sans doute qu’en tant que dramaturge, il est bien obligé de respecter un élément crucial de son art, soit d’introduire une passion amoureuse, voire deux. Car ce que je viens de dire des époux Polyeucte et Pauline est aussi vrai de Sévère qui est tout sauf sévère, puisqu’il se comporte comme un amant français délicat tel que les Français aimaient les imaginer à cette époque.

Stratonice est une Arménienne, d’où son nom à consonance grecque. Mais elle n’est pas une chrétienne, loin de là. Tel que Pauline voit les choses dans son rêve, la mort de Polyeucte est le résultat de trois rages : celles de Sévère, de Félix et des chrétiens. Stratonice tente de calmer sa maîtresse en disant que la haine des chrétiens ne porte que contre les dieux anciens et non contre les personnes. Mais en disant cela, elle pointe vers le fond du problème. Un chrétien ne peut pas vivre avec ou à côté de quelqu’un qui n’a pas sa foi : il faut qu’il meure, comme le Christ, ou qu’il tue.

Dès cette scène, Corneille pose un élément de sa pièce : la soumission de Pauline devant les exigences de son père qui l’utilise comme un instrument politique. « Parmi ce grand amour que j’avais pour Sévère, / J’attendais un époux de la main de mon père, / Toujours prête à le prendre ; et jamais ma raison / N’avoua de mes yeux l’aimable trahison : / Il possédait mon cœur, mes désirs, ma pensée ; / Je ne lui cachais point combien j’étais blessée ; / Nous soupirions ensemble, et pleurions nos malheurs ; / Mais au lieu d’espérance il n’avait que des pleurs ; / Et malgré des soupirs si doux, si favorables, / Mon père et mon devoir étaient inexorables. / Enfin je quittai Rome et ce parfait amant, / Pour suivre ici mon père en son gouvernement ; / Et lui, désespéré, s’en alla dans l’armée / Chercher d’un beau trépas l’illustre renommée. / Le reste, tu le sais. Mon abord en ces lieux / Me fit voir Polyeucte, et je plus à ses yeux ; / Et comme il est ici le chef de la noblesse, / Mon père fut ravi qu’il me prît pour maîtresse, / Et par son alliance il se crut assuré / D’être plus redoutable et plus considéré ; / Il approuva sa flamme, et conclut l’hyménée ; / Et moi, comme à son lit je me vis destinée, / Je donnai par devoir à son affection / Tout ce que l’autre avait par inclination. » Sans doute, Corneille pourrait-il prétendre que cette *psychologie* tient en grande partie à une exigence du public (féminin, mais pas seulement) qu’il dessert. Il me semble aussi cependant qu’il met en place un élément qui aiderait à comprendre la conversion de Pauline : elle trouve dans sa soumission au dieu chrétien, une façon de s’échapper à la tyrannie sexuelle qu’exerce son père et même au pouvoir qui pèsera sur elle en tant qu’épouse d’un homme qu’elle n’aime pas, ou moins que Sévère. J’ajoute même que Félix, qui est bien craintif et peu heureux durant toute la pièce, est ainsi forcé à trouver une autre porte de sortie pour éviter la colère des grands. N’est-il pas possible qu’il imite la *tactique* de sa fille ? Si c’est le cas, il faut ajouter qu’il le fait avec plus de ruse que ne le fait sa fille, ou encore qu’il le fait bien plus consciemment.

Dans la dernière scène de l’acte un, arrive Félix, qui annonce que Sévère est vivant, qu’il est puissant et qu’il est en Arménie. Albin explique comment il a été trouvé par le roi perse, ramené à la santé, retourné auprès de l’empereur, puis comment il a dirigé une nouvelle bataille contre le roi perse et ainsi assuré la victoire des Romains sur les Perses ; il vient donc pour offrir un sacrifice de remerciement aux dieux. « (Félix) Ah ! sans doute, ma fille, il vient pour t’épouser : / L’ordre d’un sacrifice est pour lui peu de chose ; / C’est un prétexte faux dont l’amour est la cause. / (Pauline) Cela pourrait bien être : il m’aimait chèrement. / (Félix) Que ne permettra-t-il à son ressentiment ? / Et jusques à quel point ne porte sa vengeance / Une juste colère avec tant de puissance ? / Il nous perdra, ma fille. (Pauline) Il est trop généreux. / (Félix) Tu veux flatter en vain un père malheureux ; / Il nous perdra, ma fille. Ah ! regret qui me tue / De n’avoir pas aimé la vertu toute nue ! / Ah ! Pauline, en effet, tu m’as trop obéi ; / Ton courage était bon, ton devoir l’a trahi : / Que ta rébellion m’eût été favorable ! / Qu’elle m’eût garanti d’un état déplorable ! / Si quelque espoir me reste, il n’est plus aujourd’hui / Qu’en l’absolu pouvoir qu’il te donnait sur lui ; / Ménage en ma faveur l’amour qui le possède, / Et d’où provient mon mal fais sortir le remède. » Félix n’en croit rien quand il parle du sacrifice religieux comme motif du passage de Sévère ; : il est sûr que Sévère vient trouver Pauline et punir son père et donc qu’il utilise le devoir religieux comme masque ; il ordonne à sa fille de le voir et d’utiliser l’emprise qu’elle a sur lui pour le protéger lui, ainsi que sa famille. Pauline refuse de faire ce geste inconvenant, puis se soumet à son père, mais en craignant non pas de céder à l’homme qu’elle aime, mais à souffrir de le revoir et de lui résister.

La commande de Félix est extravagante, mais elle fixe le caractère de l’homme : il est un fort sur le plan politique, mais un faible sur le plan psychologique, qui serait prêt à tout (il ne dit pas qu’il veut que Pauline se donne à Sévère, mais on devine qu’il y pense ; et on sait qu’il lui a imposé Polyeucte pour assurer son autorité politique). Ce faible utilise sa position de père pour dominer sa fille et l’instrumentaliser. On se demande jusqu’à quel point le pouvoir d’un père romain s’étendait. Il me semble qu’il ne pouvait plus commander à sa fille une fois qu’elle était mariée. Il me semble donc que Corneille quitte ici la vraisemblance qui lui est si chère, celle qui appartient à la vérité historique. Il y a au moins ceci de clair : pour Félix, un homme politique rusé peut utiliser la religion comme masque (c’est ce que fait Sévère, dit-il) et sa fille comme moyen. Il me semble qu’il est possible qu’il pense de la même façon à la fin de la pièce. La scène suivante montre dès le début que Félix était assez rusé, ou clairvoyant, pour voir clair dans le jeu de l’homme qu’il craignait : le rite religieux est un prétexte et un masque.

Dans la première scène de l’acte deux, Sévère dit qu’il vient en Arménie, moins pour faire un sacrifice aux dieux que pour voir Pauline ; il a en main des lettres de l’empereur pour ordonner à Félix de lui céder sa fille, mais il veut être reçu et accepté en tant qu’amoureux. Il apprend de Fabian que Pauline est mariée. Désespéré, Sévère veut mourir. Fabian voudrait que Sévère ne la voie pas, parce qu’il craint quelque débordement de son maître. Sévère lui assure que cela n’arrivera pas, et alors Pauline arrive.

Donc Sévère le soldat romain courageux, intrépide et puissant arrive sur scène et se montre à tous comme un jouvenceau amoureux, un petit marquis français épris de sa dame. Il faut quand même reconnaître que Sévère est bien peu romain. « la voir, soupirer et mourir », cette magnifique tournure, dite deux fois, est sinon romantique, du moins dans le genre du chevalier moyenâgeux et non dans celui du soldat et homme politique romain. « Cependant que Félix donne ordre au sacrifice, / Pourrai-je prendre un temps à mes vœux si propice ? / Pourrai-je voir Pauline, et rendre à ses beaux yeux / L’hommage souverain que l’on va rendre aux dieux ? / Je ne t’ai point celé que c’est ce qui m’amène, / Le reste est un prétexte à soulager ma peine ; / Je viens sacrifier, mais c’est à ses beautés / Que je viens immoler toutes mes volontés. » En tout cas, et malgré l’incongruité du personnage romain ancien / français moderne, on voit donc que Félix a vu clair : c’est Pauline qui est la raison de l’arrivée de Sévère. Mais le vieux calculateur roué se trompe quand il prétend que Sévère veut se venger sur lui. Cette erreur est intéressante : encore une fois, Félix se fait voir comme un homme politique craintif. Je rappelle que la crainte de l’adversaire est selon Machiavel la passion fondatrice de ses conseils politiques.

Dans la suivante, Pauline avoue à Sévère à la fois qu’elle l’aimait assez pour l’épouser, mais qu’elle aime maintenant Polyeucte parce que son devoir l’exige d’elle. Sévère dit son admiration et sa tristesse devant autant de contrôle de soi. Il demande à la fin si elle l’a aimé en vérité. Elle lui avoue qu’elle l’aime encore et qu’elle ne réussit qu’avec peine à contrôler cet élan ; bien mieux, elle le trouve encore plus admirable et aimable, mais elle demeure inflexible dans son obéissance à son père et donc dans son amour pour Polyeucte. Sévère dit son admiration et son amour encore plus grands pour Pauline. Pauline lui demande de ne plus le voir ; il annonce qu’il retournera à sa tâche de guerre pour pouvoir ainsi mourir glorieux et souffrir moins longtemps. Ils se séparent. « (Sévère) Ah ! Puisque votre gloire en prononce l’arrêt, / Il faut que ma douleur cède à son intérêt. / Est-il rien que sur moi cette gloire n’obtienne ? / Elle me rend les soins que je dois à la mienne. / Adieu : je vais chercher au milieu des combats / Cette immortalité que donne un beau trépas, / Et remplir dignement, par une mort pompeuse, / De mes premiers exploits l’attente avantageuse, / Si toutefois, après ce coup mortel du sort, / J’ai de la vie assez pour chercher une mort. / (Pauline) Et moi, dont votre vue augmente le supplice, / Je l’éviterai même en votre sacrifice ; / Et, seule dans ma chambre enfermant mes regrets, / Je vais pour vous aux dieux faire des vœux secrets. / (Sévère) Puisse le juste ciel, content de ma ruine, / Combler d’heur et de jours Polyeucte et Pauline ! / (Pauline) Puisse trouver Sévère, après tant de malheur, / Une félicité digne de sa valeur ! » La scène est presque comique à force de grandeur et de grandiloquence : les deux sont amoureux ; devant la grandeur *augmentée* ou sublimée de Sévère, Pauline est encore plus amoureuse et donc plus vertueuse dans sa résistance ; Sévère est encore plus admiratif et donc plus amoureux devant la vertu plus grande qu’elle expose. Et le va-et-vient rhétorique est éblouissant, et excessif. Mais Pauline tient à montrer à quel point elle lutte et demande qu’il ne le voie plus pour qu’elle puisse être vertueuse avec un peu moins d’effort. C’est une sorte de cercle vicieux de vertu. Et je suis assez intrigué, voire choqué, par l’image finale qu’elle laisse à Sévère : elle pleurera en secret dans sa chambre à coucher pour l’homme qu’elle aime sans céder à son désir à elle et à son désir à lui. En tout cas, cette image est tout à fait conforme à ce qui me semble être le mode de vie et le mode d’action de la jeune femme.

Dans la suivante, Stratonice suggère qu’il y a au moins une consolation dans cette pluie de malheurs : le songe prémonitoire de Pauline ne peut pas être vrai. Pauline répond qu’elle n’est pas rassérénée. Elle craint toujours pour Polyeucte. Comme elle ne sait pas qu’il est devenu chrétien, comme elle ne sait pas ce qu’il a l’intention de faire, elle place sa crainte dans l’inconnu ; c’est ainsi qu’elle se donne le droit de ne pas faire tout à fait comme il faut, et de se retirer. Il faut donc distinguer deux sortes de craintes : Pauline est craintive comme son père, mais sa crainte est celle du petit. La crainte de Félix, son père, est celle d’un grand ; elle veut se cacher et est pour ainsi dire figée à moins qu’on lui commande d’agir ; lui veut agir avant que les autres (craintifs et donc coléreux) n’agissent. « (Stratonice) Sévère est généreux. (Pauline) Malgré sa retenue, / Polyeucte sanglant frappe toujours ma vue. / (Stratonice) Vous voyez ce rival faire des vœux pour lui. / (Pauline) Je crois même au besoin qu’il serait son appui : / Mais, soit cette croyance ou fausse, ou véritable, / Son séjour en ce lieu m’est toujours redoutable ; / À quoi que sa vertu puisse le disposer, / Il est puissant, il m’aime, et vient pour m’épouser. » En somme, les faits sont moins importants que la disposition première qui reçoit et interprète les faits. Félix n’a pas rencontré Sévère, alors que Pauline vient de le rencontrer, mais son imagination est plus forte que les faits qu’elle vient de recevoir.

Dans la suivante, Polyeucte revient et signale à Pauline qu’il n’est pas mort malgré ce que son songe annonçait. Elle explique à Polyeucte qu’elle a obtenu de Sévère qu’il ne la verra plus et explique qu’elle l’a fait pour assurer sa victoire sur ses sentiments amoureux. Polyeucte en est bouleversé d’admiration et d’amour. Mais il cache le fond de son cœur. En tout cas, il faut croire que Pauline a décrit son rêve dans le détail et mentionné le rôle qu’y jouait Sévère. Ce qui ajoute à la culpabilité de Polyeucte à mon sens : il ne peut pas ne pas penser à ce qu’il est sur le point de faire et à l’effet que cela aura sur son épouse. Il ment encore, me semble-t-il. Mais est-elle tout à fait sincère de son côté ? Est-elle allée jusqu’à avouer qu’elle avait encore des sentiments aussi forts pour Sévère ? Je comprends qu’elle ne le fait pas, mais alors il faut avouer qu’elle cache quelque chose et donc qu’elle ment. « Je ferais à tous trois un trop sensible outrage. / J’assure mon repos, que troublent ses regards : / La vertu la plus ferme évite les hasards ; / Qui s’expose au péril veut bien trouver sa perte : / Et pour vous en parler avec une âme ouverte, / Depuis qu’un vrai mérite a pu nous enflammer, / Sa présence toujours a droit de nous charmer. / Outre qu’on doit rougir de s’en laisser surprendre, / On souffre à résister, on souffre à s’en défendre ; / Et, bien que la vertu triomphe de ces feux, / La victoire est pénible, et le combat honteux. » En tout cas, si ici elle va jusqu’à avouer sa faiblesse, elle le fait en utilisant le pluriel de majesté, comme pour s’élever dans les faits au-dessus de toute bassesse possible. Au risque de manquer de respect pour Corneille, je la trouve un peu pompeuse, encore une fois, ou la représentation qu’en fait l’auteur exagérée. Ceci est sûr : encore une fois, Pauline choisit la retraite, ou la fuite, ou la solitude comme tactique.

Dans la suivante, on vient chercher Polyeucte pour qu’il participe au sacrifice de remerciement aux dieux en honneur de Sévère et de sa victoire et de sa *résurrection*. « (Polyeucte) Va, nous allons te suivre. Y venez-vous, madame ? / (Pauline) Sévère craint ma vue, elle irrite sa flamme ; / Je lui tiendrai parole, et ne veux plus le voir. / Adieu : vous l’y verrez ; pensez à son pouvoir, / Et ressouvenez-vous que sa valeur est grande. / (Polyeucte) Allez, tout son crédit n’a rien que j’appréhende ; / Et comme je connais sa générosité, / Nous ne nous combattrons que de civilité. » En supposant que Pauline dise bel et bien la vérité (qu’elle agit, ou plutôt n’agit pas, pour tenir compte du seul Sévère), il me semble que ou bien l’époux ment à son épouse en lui cachant son projet, ou bien il ne l’a pas encore. S’il ne l’a pas encore, il faut que la décision se prenne sans explication dans la scène suivante. De toute façon, il y a chez lui quelque chose de faux. Et cette fausseté est causée par sa nouvelle foi. En supposant qu’il l’a déjà bel et bien en tête de s’attaquer aux idoles, cette fois, Polyeucte est proprement malhonnête : s’il a décidé de renverser les idoles ; il n’en dit mot à Pauline (et on comprend qu’il ne le fasse pas) ; mais alors il lui cache quelque chose d’essentiel (d’aussi essentiel que le fait qu’il est chrétien, et cette fois il est sûr qu’il le lui cache), et quelque chose qui ne peut pas ne pas ressembler aux détails du songe qu’elle a eu et qu’il connaît. En tout cas, il semble prendre au pied de la lettre ce que Néarque lui a dit dans le premier acte : il n’aime Pauline que par Dieu et pour Lui et au nom de Dieu, et il est prêt à lui cacher quelque chose de crucial parce qu’il a décidé de poser un geste dangereux qu’il sait qu’elle n’accepterait pas.

Dans la dernière scène de l’acte deux, Néarque signale à Polyeucte que puisqu’il est chrétien, il ne peut pas participer au culte païen. Polyeucte annonce qu’il veut y aller pour s’attaquer aux idoles. Néarque argumente pour que Polyeucte soit plus modéré. Devant les hésitations de Néarque, Polyeucte argumente en faveur d’un martyre assumé. À la fin, Néarque est emporté par l’exemple de l’enthousiasme de Polyeucte. « (Néarque) J’abhorre les faux dieux. (Polyeucte) Et moi, je les déteste. / (Néarque) Je tiens leur culte impie. / (Polyeucte) Et je le tiens funeste. / (Néarque) Fuyez donc leurs autels. (Polyeucte) Je les veux renverser, / Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser. / Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes / Braver l’idolâtrie, et montrer qui nous sommes : / C’est l’attente du ciel, il nous la faut remplir ; / Je viens de le promettre, et je vais l’accomplir. / Je rends grâces au Dieu que tu m’as fait connaître / De cette occasion qu’il a sitôt fait naître, / Où déjà sa bonté, prête à me couronner, / Daigne éprouver la foi qu’il vient de me donner. / (Néarque) Ce zèle est trop ardent, souffrez qu’il se modère. / (Polyeucte) On n’en peut avoir trop pour le Dieu qu’on révère. » Tout à coup, Polyeucte tutoie Néarque. Puis, il le vouvoie de nouveau (vers 673). Néarque pour sa part continue de vouvoyer Polyeucte. On dirait que Polyeucte se rapproche de lui, puis, ayant saisi quelque chose, il s’en sépare. En tout cas, la violence du langage et l’inspiration religieuse qui en est le fond sont saisissantes. Il y a de l’ironie dramatique à entendre Polyeucte citer Néarque qui lui disait qu’il devait se consacrer à Dieu jusqu’au mépris de toutes les choses humaines. Mais à la fin, on assiste à la conversion de Néarque… Et cela est saisissant aussi. Il y a là une sorte de geste théâtral qui est annoncé sur la scène… Une mise en abyme ? Pourquoi pas ?

Dans la première scène de l’acte trois, Pauline décrit l’instabilité de son âme : les émotions contraires se bousculent ; sa raison ne tient rien sous contrôle. « Mon esprit, embrassant tout ce qu’il s’imagine, / Voit tantôt mon bonheur, et tantôt ma ruine, / Et suit leur vaine idée avec si peu d’effet, / Qu’il ne peut espérer ni craindre tout à fait. / Sévère incessamment brouille ma fantaisie : / J’espère en sa vertu, je crains sa jalousie ; / Et je n’ose penser que d’un œil bien égal / Polyeucte en ces lieux puisse voir son rival. / Comme entre deux rivaux la haine est naturelle, / L’entrevue aisément se termine en querelle ; / L’un voit aux mains d’autrui ce qu’il croit mériter, / L’autre un désespéré qui peut trop attenter. / Quelque haute raison qui règle leur courage, / L’un conçoit de l’envie, et l’autre de l’ombrage ; / La honte d’un affront que chacun d’eux croit voir / Ou de nouveau reçue, ou prête à recevoir, / Consumant dès l’abord toute leur patience, / Forme de la colère et de la défiance, / Et, saisissant ensemble et l’époux et l’amant / En dépit d’eux les livre à leur ressentiment. » Surtout, elle s’imagine que Sévère et Polyeucte se sont affrontés. Ce qu’elle raconte montre qu’elle va de la confiance à la crainte et vice versa, mais il est clair que c’est la crainte qui est la plus forte. Or cette crainte est fondée sur une idée de la colère qui doit exister, inévitablement, entre deux hommes forts et énergiques. Puis elle se ressaisit : les deux sont trop vertueux pour agir ainsi ; elle se met à espérer de nouveau. Puis elle recommence à craindre. En somme, Pauline est une femme qui craint. Or à la fin de la pièce, elle sera courageuse, tout en restant passive. On pourrait dire que cela s’explique par la grâce qui fait d’elle une sainte et donc une femme forte. Mais il y aurait moyen de penser que cela tient à d’autres passions, ou à d’autres données, qui s’ajoutent ou agissent sous la réponse d’une chrétienne à l’*invitation* de la grâce effective.

Ce monologue est assez différent de ceux qu’on voit d’ordinaire sous la plume de Corneille : le désarroi de Pauline est plus fort, sa perte de contrôle est plus évidente que pour tout autre personnage. Enfin, c’est ce qui me semble. Or cela me semble une clé pour comprendre le personnage : Pauline est puissante, mais elle n’agit pas, pas vraiment ; elle obéit ou elle se retire de l’action. Elle une sorte de princesse de Clèves…

Dans la suivante, Stratonice arrive, le visage défait. Pauline craint que les deux hommes ne se soient querellés ou que son songe ne se soit réalisé d’une autre façon. Stratonice lui apprend que Polyeucte est un chrétien et qu’il s’est attaqué aux autels et aux statues des dieux romains. Pauline refuse de la détester malgré ce qu’il a fait : son devoir exige qu’elle l’aime encore. Elle espère soit de ramener Polyeucte soit de ramener son père ; elle imagine qu’elle devra se suicider de désespoir si elle ne réussit pas l’un ou l’autre *miracle*. À sa demande, Stratonice décrit la profanation de Polyeucte. Avec Néarque, ils se sont moqués des dieux romains, puis on fait une profession de foi en le seul Dieu, celui des chrétiens. Puis ils se sont attaqués à l’autel et à la statue de Jupiter. (À moins que ce soit la statue de l’empereur déifié.) « (Pauline) L’ont-ils assassiné ? / (Stratonice) Ce serait peu de chose. / Tout votre songe est vrai, Polyeucte n’est plus… / (Pauline) Il est mort ! / (Stratonice) Non, il vit ; mais, ô pleurs superflus ! / Ce courage si grand, cette âme si divine, / N’est plus digne du jour, ni digne de Pauline. / Ce n’est plus cet époux si charmant à vos yeux, / C’est l’ennemi commun de l’État et des dieux / Un méchant, un infâme, un rebelle, un perfide, / Un traître, un scélérat, un lâche, un parricide, / Une peste exécrable à tous les gens de bien, / Un sacrilège impie, en un mot, un chrétien. / (Pauline) Ce mot aurait suffi sans ce torrent d’injures. / (Stratonice) Ces titres aux chrétiens sont-ce des impostures ? / (Pauline) Il est ce que tu dis, s’il embrasse leur foi ; / Mais il est mon époux, et tu parles à moi. » Quelques auditeurs (lecteurs) de la pièce (dont moi) signalent que des personnages comme Stratonice disent les pires choses contre les chrétiens et qu’on ne leur répond pas si ce n’est pour leur demander de corriger un peu leur ton. Il y a là sans doute quelque chose qu’un chrétien à la Pascal trouverait inacceptable.

Si l’amour de Pauline pour Polyeucte vient de la décision de son père et du serment de mariage fait devant les dieux romains, il est difficile de comprendre comment elle peut prétendre encore aimer son époux et avoir des devoirs envers lui. Il faut qu’elle place le fondement de son action par-delà les lois de la patrie et le commandement de son père. On peut donc dire que Pauline transcende le bon sens romain. Mais elle n’a pas de fondement pour ainsi dire métaphysique pour légitimer sa décision. La conversion lui donne ce fondement.

Dans la suivante, Félix arrive et annonce que Polyeucte devra assister à la mise à mort de Néarque. « Du conseil qu’il doit prendre il sera mieux instruit, / Quand il verra punir celui qui l’a séduit. / Au spectacle sanglant d’un ami qu’il faut suivre, / La crainte de mourir et le désir de vivre / Ressaisissent une âme avec tant de pouvoir, / Que qui voit le trépas cesse de le vouloir. / L’exemple touche plus que ne fait la menace : / Cette indiscrète ardeur tourne bientôt en glace, / Et nous verrons bientôt son cœur inquiété / Me demander pardon de tant d’impiété. » Il s’attend à ce que ce spectacle le ramène au bon sens. Pauline voudrait que son père le pardonne tout à fait parce qu’elle devine que son époux devenu un chrétien ne reviendra pas sur ses gestes. Elle parle longuement de l’intransigeance des chrétiens, mais ill faut que son avis soit indépendant en grande partie de quelque expérience de l’*obstination* que cause le christianisme. En tout cas, à l’espoir qu’exprime son père, elle répond longuement. C’est la scène centrale de l’acte central. Et pourtant il ne fait que développer l’action : il n’y a pas de monologue ou de dialogue qui fasse entendre les enjeux. On voit une différence entre le père et la fille : il espère, il agit ; elle désespère et demande qu’on agisse en pardonnant, soit qu’on agisse en n’agissant pas.

Dans la suivante, Félix apprend que Néarque a été mis à mort, mais que Polyeucte n’a pas été ébranlé, au contraire. Pauline demande à son père de gracier son époux au nom de l’obéissance qu’elle a toujours montré à ses désirs. Félix refuse ; il lui demande au lieu d’agir sur Polyeucte pour qu’il se dédie ; il décide de lui parler d’abord. « Vous m’importunez trop : bien que j’aie un cœur tendre, / Je n’aime la pitié qu’au prix que j’en veux prendre ; / Employez mieux l’effort de vos justes douleurs ; / Malgré moi m’en toucher, c’est perdre et temps et pleurs ; / J’en veux être le maître, et je veux bien qu’on sache / Que je la désavoue alors qu’on me l’arrache. / Préparez-vous à voir ce malheureux chrétien, / Et faites votre effort quand j’aurai fait le mien. / Allez ; n’irritez plus un père qui vous aime, / Et tâchez d’obtenir votre époux de lui-même. / Tantôt jusqu’en ce lieu je le ferai venir : / Cependant quittez-nous, je veux l’entretenir. » Félix a dit que Polyeucte est « notre Polyeucte ». Il fait entendre là mais en passant, qu’il fait dévier la justice rigoureuse parce que son gendre est de sa famille, et que c’est pour ainsi dire une faiblesse d’un père et d’un gendre. Le père parle d’amour pour Pauline et pour Polyeucte, mais il me semble qu’on voit surtout un père qui demande à tout moment à sa fille de se plier à ses commandements pour assurer sa position. Elle doit quitter Sévère, elle doit épouser Polyeucte, elle doit rencontrer Sévère, elle doit rencontrer Polyeucte. Mais chaque fois, elle doit faire ce qu’il commande, et ce pour que le père reste au pouvoir.

Je note que dans sa demande de grâce, Pauline insiste beaucoup sur le sacrifice qu’elle a fait : on entend là aussi qu’elle a été bien amoureuse, et qu’elle l’est encore, de Sévère. Il me semble qu’elle souligne qu’elle est toujours en train de sacrifier quelque chose, son amour d’amoureuse ou son amour d’épouse, aux commandements de son père, et donc à son amour filial.

Dans la dernière scène de l’acte trois, Albin décrit la mort de Néarque et la réaction de Polyeucte. Félix décrit le désordre émotionnel qui vit, tiraillé qu’il est par biens de sentiments, opposés entre eux. Il signale en particulier que s’il demandait à l’empereur de pardonner à Polyeucte ou de lui ordonner de le pardonner, Sévère serait là pour se venger ou pour avancer sa cause amoureuse en faisant tuer Polyeucte. Il avoue qu’il gagnerait à voir Polyeucte mis à mort par lui et Sévère libéré pour épouser sa fille Pauline. Albin lui parle de la réaction du peuple qui se fait voir déjà devant une éventuelle mise à mort de Polyeucte. « On ne sait pas les maux dont mon cœur est atteint ; / De pensers sur pensers mon âme est agitée, / De soucis sur soucis elle est inquiétée ; / Je sens l’amour, la haine, et la crainte et l’espoir, / La joie et la douleur tour à tour l’émouvoir ; / J’entre en des sentiments qui ne sont pas croyables : / J’en ai de violents, j’en ai de pitoyables ; / J’en ai de généreux qui n’oseraient agir ; / J’en ai même de bas, et qui me font rougir. / J’aime ce malheureux que j’ai choisi pour gendre, / Je hais l’aveugle erreur qui le vient de surprendre ; / Je déplore sa perte, et le voulant sauver, / J’ai la gloire des dieux ensemble à conserver ; / Je redoute leur foudre et celui de Décie, / Il y va de ma charge, il y va de ma vie. / Ainsi tantôt pour lui je m’expose au trépas, / Et tantôt je le perds pour ne me perdre pas. » L’analyse de Félix montre qu’il examine, ou imagine, beaucoup de scénarios, mais qu’il refuse certaines solutions qu’un machiavélien pur et donc dur embrasserait sans plus. Au fond, je le répète, il. est un prince faible et donc pas aussi naturel que le voudrait l’auteur du *Prince*. Mais son raisonnement me semble tenir compte de l’implacabilité du politique ou plutôt des conséquences personnelles implacables pour lui de la réalité politique. Ceci est sûr : il ne pense pas à l’État quand il raisonne sur le problème que cause Polyeucte. C’est Albin qui lui met cet aspect de la question devant les yeux.

Dans la première scène de l’acte quatre, Polyeucte (est-il en prison ? il me semble plutôt que Félix l’a fait venir chez lui) appréhende les supplications de Pauline ; il prie Néarque, déjà saint, de lui gagner les grâces qu’il lui faudra. Il envoie chercher Sévère pour lui livrer un secret.

Dans la suivante, Polyeucte s’explique et expose comment il voit le monde maintenant qu’il est chrétien : il vit pour l’éternel (le Ciel) et se détourne de ce qui passe (le Monde). « Tigre altéré de sang, Décie impitoyable, / Ce Dieu t’a trop longtemps abandonné les siens : / De ton heureux destin vois la suite effroyable ; / Le Scythe va venger la Perse et les chrétiens. / Encore un peu plus outre, et ton heure est venue ; / Rien ne t’en saurait garantir ; / Et la foudre qui va partir, / Toute prête à crever la nue, / Ne peut plus être retenue / Par l’attente du repentir. » Dans la partie centrale de ses stances, il prophétise la fin de Décie. Il me semble clair qu’un chrétien ne peut plus être un citoyen qui respecte la patrie et le chef de la patrie : Décie est un tigre et il est voué à la destruction et ses initiatives sont injustes et nulles sur le plan effectif. Puis, Polyeucte passe au plan pour ainsi dire privé et déclare qu’il ne voit plus Pauline que comme un obstacle à sa montée au Ciel. La différence entre ce qu’il dit du chef de l’État et Félix et Pauline est grande, mais elle sourd de la même *vérité* théologique, comme le montre le fait qu’il retourne dans la dernière partie de son monologue à son espérance religieuse.

Les stances de Polyeucte sont admirables, comme tant d’autres des pièces de Corneille. Je trouve en particulier que la structure qu’il s’est imposée, qui fait qu’on passe d’alexandrins à cinq octosyllabes qui sont liés à ce qui précède par une rime, que cette structure est géniale. C’est une scène qu’on voit souvent chez Corneille : le héros (ou l’héroïne) examine sa situation. Il est impossible de ne pas penser, entre autres, aux stances de Rodrigue. Mais Polyeucte est un chrétien qui n’est pas du tout pris dans le dilemme de Rodrigue : il vit déjà au Ciel et ne rencontrera Pauline que pour le lui dire. Et sans doute pour essayer de la convertir.

Dans la suivante, Polyeucte reçoit Pauline en lui demandant de quel côté elle se trouve et donc où elle se place par rapport à la foi qui est la sienne. Elle lui réplique qu’il est son propre ennemi, alors qu’il peut avoir tout ce qui compte en ce monde en raison de ses mérites. Il répond qu’il n’aspire pas à ces biens passagers : au-delà de ce qu’il reçoit et doit au Monde, il y a ce qu’il doit à Dieu, avec la récompense idoine. En somme, il répète, mais précisément pour elle, ce qu’il disait dans la scène précédente. Quand Pauline s’en moque, Polyeucte la corrige. Elle lui suggère de feindre le respect des dieux romains, le temps que Sévère quitte les lieux et redonne le pouvoir entier à son père Félix. Polyeucte répond qu’il est, grâce à Dieu, au bord du bonheur ; mais il reconnaît que Pauline ne peut comprendre. Elle laisse entendre son dépit de femme oubliée. Polyeucte pleure, mais il explique qu’il le fait par souci et par amour de Pauline qui ne pourra entrer au Ciel étant donné ses opinions, ses sentiments et ses actions ; il prie pour elle.

L’argumentation que déploie Polyeucte ressemble à celle de Boèce dans la *Consolation de la philosophie*. Mais ici on sent bien que la philosophie est bien loin, que la consolation vient d’ailleurs, soit de la religion et que l’éternel dont il est question est un éternel religieux et chrétien.

En tout cas, le dialogue entre les deux est excellent : on a tout le temps d’exposer deux positions existentielles radicalement différentes, avant que Pauline n’exprime sa tristesse de perdre son époux et donc d’être laissée pour compte. C’est à ce moment qu’elle le tutoie pour reprendre le vouvoiement au vers 1279. Puis vient cet échange où Corneille se dépasse. « (Pauline) Quittez cette chimère, et m’aimez. (Polyeucte) Je vous aime, / Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même. / (Pauline) Au nom de cet amour, ne m’abandonnez pas. / (Polyeucte) Au nom de cet amour, daignez suivre mes pas. / (Pauline) C’est peu de me quitter, tu veux donc me séduire ? / (Polyeucte) C’est peu d’aller au ciel, je vous y veux conduire. / (Pauline) Imaginations ! (Polyeucte) Célestes vérités ! / (Pauline) Étrange aveuglement ! (Polyeucte) Éternelles clartés ! / (Pauline) Tu préfères la mort à l’amour de Pauline ! / (Polyeucte) Vous préférez le monde à la bonté divine ! / (Pauline) Va, cruel, va mourir ; tu ne m’aimas jamais. / (Polyeucte) Vivez heureuse au monde, et me laissez en paix. / (Pauline) Oui, je t’y vais laisser ; ne t’en mets plus en peine ; / Je vais… » Je crois qu’elle est sur le point de lui annoncer qu’elle va se suicider. En tout cas, il me semble qu’une tactique semblable serait typique de cette femme : prise entre trois hommes qui ne peuvent la respecter, elle veut se retirer de façon définitive. Encore une fois, je trouve que c’est un peu comme la princesse de Clèves.

Son va-et-vient entre le tutoiement et le vouvoiement est fort intéressant. Mais il faudrait tenter de l’interpréter. J’y vois une reprise en mains de ses sentiments, mais aussi une sorte de distanciation : il est possible que la colère et la tristesse soient les causes de ce vouvoiement après un moment où les émotions sont trop fortes.) Elle reprend le tutoiement quelques vers plus tard : j’y vois une nouvelle chute dans la force de l’émotion : l’échange qui commence alors fait sentir qu’ils sont encore tout à fait opposés l’un à l’autre.

Dans la suivante, Pauline est surprise de voir arriver Sévère. Polyeucte offre Pauline à Sévère. Il leur souhaite le bonheur ensemble et de devenir chrétiens. « Je vous ai fait, seigneur, une incivilité / Que vous pardonnerez à ma captivité. / Possesseur d’un trésor dont je n’étais pas digne, / Souffrez avant ma mort que je vous le résigne, / Et laisse la vertu la plus rare à nos yeux / Qu’une femme jamais pût recevoir des cieux / Aux mains du plus vaillant et du plus honnête homme / Qu’ait adoré la terre et qu’ait vu naître Rome. / Vous êtes digne d’elle, elle est digne de vous ; / Ne la refusez pas de la main d’un époux : / S’il vous a désunis, sa mort vous va rejoindre. / Qu’un feu jadis si beau n’en devienne pas moindre : / Rendez-lui votre cœur, et recevez sa foi : / Vivez heureux ensemble, et mourez comme moi ; / C’est le bien qu’à tous deux Polyeucte désire. / Qu’on me mène à la mort, je n’ai plus rien à dire. » Cet acte est tout à fait bizarre. Certes le geste est beau, mais il est encore une fois incongru sur le plan historique et même de la psychologie d’un chrétien parfait, du fait qu’on fait de Polyeucte une sorte de héros à la sensibilité française de l’époque classique. Au mieux, l’acte est gratuit, mais écrit pour satisfaire le public (ce que Corneille ne renierait pas) ; au pis, ce que Polyeucte y dit conforte Pauline dans une acceptation du monde et donc de la suprématie du Rome. Il a beau dire, mais au mieux c’est en passant, qu’il leur souhaite de devenir chrétiens, il fait peu pour que cela arrive, et même il fait le contraire.

Dans la suivante, Sévère exprime son étonnement devant le geste de Polyeucte ; il se dit que les chrétiens sont bien étranges, ou ont accès à un bien qui dépasse tout ce que Sévère connaît. Quand il commence à lui dire son amour, Pauline coupe la parole à Sévère : jamais elle n’épousera quelqu’un qui soit la cause, même accidentelle, de la mort de Polyeucte. Elle lui demande de pardonner à Polyeucte qui est sacrifié par Félix qui craint Sévère ; elle fait appel à son honneur et à sa vertu. « Vous êtes généreux ; soyez-le jusqu’au bout. / Mon père est en état de vous accorder tout, / Il vous craint ; et j’avance encor cette parole, / Que s’il perd mon époux, c’est à vous qu’il l’immole. / Sauvez ce malheureux, employez-vous pour lui ; / Faites-vous un effort pour lui servir d’appui. / Je sais que c’est beaucoup que ce que je demande ; / Mais plus l’effort est grand, plus la gloire en est grande. / Conserver un rival dont vous êtes jaloux, / C’est un trait de vertu qui n’appartient qu’à vous ; / Et si ce n’est assez de votre renommée, / C’est beaucoup qu’une femme autrefois tant aimée, / Et dont l’amour peut-être encor vous peut toucher, / Doive à votre grand cœur ce qu’elle a de plus cher : / Souvenez-vous enfin que vous êtes Sévère. / Adieu. Résolvez seul ce que vous voulez faire ; / Si vous n’êtes pas tel que je l’ose espérer, / Pour vous priser encor je le veux ignorer. » La scène est presque plus folle que celle de Polyeucte. Cela est d’autant plus étrange qu’à ce moment, Pauline est encore une Romaine : elle croit encore aux Enfers plutôt qu’à l’enfer ; elle ne parle pas du tout de Dieu ou des vertus théologales ; elle argumente à partir d’un point de vue humain. Il y a au moins ceci qui est nouveau et sincère : elle ne se soumet plus à son père. C’est elle qui parle.

Dans la dernière scène de l’acte quatre, Sévère réfléchit à voix haute sur sa situation ; il est étonné du niveau de vertu que Pauline exige de lui : de donner la vie à celui qui lui enlève la femme qu’il aime. Il veut prouver à Pauline qu’il est capable d’atteindre le niveau qui est le sien. À la remarque pratique de Fabian au sujet de la colère inévitable de Décie, Sévère répond qu’il est son propre maître et que sa gloire est plus importante que l’approbation de l’empereur. Il prétend qu’il ne comprend pas du tout pourquoi on (et surtout l’empereur) en veut aux chrétiens. Il prétend enfin que les chrétiens sont des citoyens modèles : bons soldats et pas du tout rebelles. Il décide de montrer de la pitié pour Polyeucte et prouver son amour à Pauline. « Sans accuser le sort ni le ciel d’injustice, / Prenez garde au péril qui suit un tel service ; / Vous hasardez beaucoup, seigneur, pensez-y bien. / Quoi ! vous entreprenez de sauver un chrétien ! / Pouvez-vous ignorer pour cette secte impie / Quelle est et fut toujours la haine de Décie ? / C’est un crime vers lui si grand, si capital, / Qu’à votre faveur même il peut être fatal. » Je ne peux pas ne pas trouver que le conseil de Fabian (vers 1387-1390) est sensé et que ce qu’il dit ici l’est tout autant. Pour le dire autrement, la décision de Sévère n’a aucune dimension politique : la volonté de l’empereur, sa position politique à lui, rien de cela ne compte dans sa décision ; son analyse des chrétiens, en tant que secte religieuse, montre une ignorance de la politique de Décie qui est difficile à accepter, sans parler de ce qu’il sait par expérience du fait des gestes de Polyeucte et Néarque. En revanche, son scepticisme envers la religion romaine est plus compréhensible et conforme à ce qu’un homme de son époque pouvait penser et dire. Mais ce scepticisme ne peut pas justifier sa décision. Quand il dit des chrétiens qu’ils ne sont pas rebelles, il ne peut pas ne pas savoir ce que Néarque et Polyeucte viennent de faire. Donc, passe encore pour les chrétiens en général, mais certes pas pour ces deux chrétiens précis, et c’est là l’enjeu. Et il ne peut pas ne pas savoir que ce qu’il a décidé de faire, soit gracier Polyeucte, est au fond un acte de rébellion. Je veux bien qu’il se promette de se défendre devant Décie, mais il agit avant et s’explique après. Je ne peux recevoir ce qu’il dit avec sérieux : j’en conclus que la seule raison est son amour pour Pauline. Sans quoi, son acte est incohérent et inexplicable, ou du moins mal expliqué.

Dans la première scène de l’acte cinq, Félix devine que le geste de Sévère est une sorte de piège. Albin critique Félix, mais ce dernier refuse de l’écouter. Il décide de tenter une dernière fois de faire dédire Polyeucte ; s’il refuse de le faire, il commande qu’on le mette à mort.

La première réplique de Félix est tout à fait dans le ton et dans l’esprit de ce machiavélien assez peureux. « Que tu discernes mal le cœur d’avec la mine ? / Dans l’âme il hait Félix et dédaigne Pauline ! / Et, s’il l’aima jadis, il estime aujourd’hui / Les restes d’un rival trop indignes de lui. / Il parle en sa faveur, il me prie, il menace, / Et me perdra, dit-il, si je ne lui fais grâce ; / Tranchant du généreux, il croit m’épouvanter : / L’artifice est trop lourd pour ne pas l’éventer. / Je sais des gens de cour quelle est la politique, / J’en connais mieux que lui la plus fine pratique. / C’est en vain qu’il tempête et feint d’être en fureur : / Je vois ce qu’il prétend auprès de l’empereur. / De ce qu’il me demande il m’y ferait un crime ; / Épargnant son rival, je serais sa victime ; / Et s’il avait affaire à quelque maladroit, / Le piège est bien tendu, sans doute il le perdrait : / Mais un vieux courtisan est un peu moins crédule ; / Il voit quand on le joue, et quand on dissimule ; / Et moi j’en ai tant vu de toutes les façons, / Qu’à lui-même au besoin j’en ferais des leçons. » J’aime peut-être surtout que cela vient tout de suite après que Sévère a décidé d’être tout le contraire de ce que Félix décrit ici. Or à cela s’ajoute le fait que ce roué prétend qu’il connaît le cœur humain mieux que quiconque : il a la morgue d’un professeur qui vante ses leçons éventuelles.

Albin explique que le peuple, qui avait été scandalisé par le geste de Polyeucte, maintenant se rebelle en apprenant qu’il sera puni. Est-ce là une bévue de Corneille, ou au contraire une fine remarque sur l’instabilité du peuple ? En tout cas, Félix ne relève pas la remarque : il a décidé d’agir en fonction de la volonté de l’empereur qu’il connaît et de la ruse de Sévère qu’il imagine.

Il y a une justice poétique à voir le vieux Félix, magouilleur politique depuis le début, se faire avoir par son trop de ruse ou sa bêtise vaniteuse : il ne peut pas imaginer que Sévère soit sincère. (Je lui donne raison en un sens : ce que Sévère commande est pour ainsi dire incompréhensible ; une ruse vaut autant que toute autre explication et même mieux que le fait qu’il gracie Polyeucte par amour pour Pauline.) Mais au fond, et depuis le début, ce renard n’est pas un lion, comme le voudrait Machiavel ; c’est un agneau qui fait le renard, ou c’est un loup, selon les images du *Prince*. J’aime bien qu’il finisse à genoux.

Dans la suivante, Félix se plaint de la froideur de Polyeucte envers ceux qui l’aiment. Le saint homme répond qu’il vit pour Dieu d’abord. Félix offre de se faire instruire, il offre de protéger les chrétiens ; à quoi, Polyeucte dit non. Félix se met en colère : il met Polyeucte une dernière fois devant le choix de servir les dieux romains ou de mourir. À moins de croire que Polyeucte est inspiré directement par Dieu, il faut conclure à qu’il fait erreur sur erreur : son devoir de chrétien était de tenter de convertir Félix et de chercher à gagner les autorités politiques à protéger les chrétiens, soit de tenir compte de ce que Félix dit. « (Polyeucte) Vous avez en vos mains de quoi la réparer ; / En vous ôtant un gendre, on vous en donne un autre / Dont la condition répond mieux à la vôtre ; / Ma perte n’est pour vous qu’un change avantageux. / (Félix) Cesse de me tenir ce discours outrageux. / Je t’ai considéré plus que tu ne mérites ; / Mais, malgré ma bonté, qui croît plus tu l’irrites, / Cette insolence enfin te rendrait odieux, / Et je me vengerais aussi bien que nos dieux. / (Polyeucte) Quoi ! vous changez bientôt d’humeur et de langage ! / Le zèle de vos dieux rentre en votre courage ! / Celui d’être chrétien s’échappe ! et par hasard / Je vous viens d’obliger à me parler sans fard ! / (Félix) Va, ne présume pas que, quoi que je te jure, / De tes nouveaux docteurs je suive l’imposture. » Les deux hommes se parlent net et clair, mais à coup d’émotions fortes aussi. Quand Félix dit que Polyeucte est sarcastique, je trouve qu’il a tout à fait raison, et que Polyeucte est insensé. Il est clair qu’il mentait quand il disait ce qu’il disait, mais il me semble que Polyeucte ne pouvait pas le savoir. Du moins, il ne pouvait pas le savoir à partir d’un savoir humain. Et d’un savoir plus qu’humain, il n’a dit rien.

Dans la suivante, Pauline affronte les deux hommes de sa vie (si on ne tient pas compte de Sévère). Encore une fois, Polyeucte lui offre le mariage avec Sévère. Elle lui répond qu’il lui doit l’amour en retour qu’elle lui a donné avec la plus grande fidélité. Il la rejette tout à fait : elle doit être chrétienne pour être aimée de lui. Elle se tourne vers son père pour lui demander une dernière fois la grâce pour son fou d’époux ; elle annonce qu’elle mourra si Polyeucte est mis à mort. Félix se tourne alors vers Polyeucte pour le supplier de céder. Polyeucte fait sa profession de foi finale. Il dénonce la religion romaine et dit qu’il répéterait ce qu’il a fait devant l’empereur lui-même.

Pauline se remet à tutoyer Polyeucte (vers 1585). Quand, à la fin, elle le tutoie encore (vers 1681), ce fait a changé de sens. Cela est d’autant plus intéressant qu’elle continue de vouvoyer son père (vers 1616).

Dans la dernière tirade de Polyeucte, le martyr à venir expose sa position. « Je n’adore qu’un Dieu, maître de l’univers, / Sous qui tremblent le ciel, la terre, et les enfers ; / Un Dieu qui, nous aimant d’une amour infinie, / Voulut mourir pour nous avec ignominie, / Et qui, par un effort de cet excès d’amour, / Veut pour nous en victime être offert chaque jour. / Mais j’ai tort d’en parler à qui ne peut m’entendre. / Voyez l’aveugle erreur que vous osez défendre : / Des crimes les plus noirs vous souillez tous vos dieux ; / Vous n’en punissez point qui n’ait son maître aux cieux ; / La prostitution, l’adultère, l’inceste, / Le vol, l’assassinat et tout ce qu’on déteste, / C’est l’exemple qu’à suivre offrent vos immortels. / J’ai profané leur temple, et brisé leurs autels ; / Je le ferais encor, si j’avais à le faire, / Même aux yeux de Félix, même aux yeux de Sévère, / Même aux yeux du sénat, aux yeux de l’empereur. » Les mots de Polyeucte sont d’un vrai chrétien (rejet des anciens dieux, monothéisme, mais surtout peut-être reconnaissance de la divinité du Christ : non seulement, son acte de foi, mais encore la passion qui les anime et qui le fait se détourner de tout ce qui est humain, de tout ce qu’il aimait avant de devenir chrétien. C’est ce qu’on appelle persister et signer. La scène est forte. Et d’autant plus troublante. Et d’autant plus satisfaisante pour un vrai chrétien. (Je devine que la reine mère Anne-Marie d’Autriche pardonnait par-là les passages qui faisaient l’apologie du paganisme. Mais je note que Polyeucte ne dit pas qu’il aurait attaqué les autels païens devant Pauline. Cela est-il significatif ?

Dans la suivante, Félix s’explique à Albin. Il prétend qu’il est un fidèle Romain qui répète les actions des plus grands anciens en faisant ainsi. Albin, qui a argumenté contre lui, lui rappelle que Pauline sera affectée par la mort de Polyeucte.

Dans la suivante, Pauline revient, condamne son père et lui annonce qu’elle est devenue chrétienne. Elle annonce qu’elle veut répéter les actes de Néarque et de Polyeucte pour mourir aux mains de son père comme eux. « Père barbare, achève, achève ton ouvrage ; / Cette seconde hostie est digne de ta rage : / Joins ta fille à ton gendre ; ose : que tardes-tu ? / Tu vois le même crime, ou la même vertu : / Ta barbarie en elle a les mêmes matières. / Mon époux en mourant m’a laissé ses lumières ; / Son sang, dont tes bourreaux viennent de me couvrir, / M’a dessillé les yeux, et me les vient d’ouvrir. / Je vois, je sais, je crois, je suis désabusée : / De ce bienheureux sang tu me vois baptisée ; / Je suis chrétienne enfin, n’est-ce point assez dit ? / Conserve en me perdant ton rang et ton crédit ; / Redoute l’empereur, appréhende Sévère : / Si tu ne veux périr, ma perte est nécessaire ; / Polyeucte m’appelle à cet heureux trépas ; / Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras. » Pauline tutoie son père (seize fois dans cette citation) : en somme, elle se détache de lui (elle parle de rébellion et de rejet de sa naissance) et même elle l’appelle Félix, et non « mon père ». Cela ne peut pas ne pas être significatif chez cette martyre à la volonté sacrée du père. En un sens, elle n’est plus une Romaine ; il lui reste à devenir une chrétienne, qui est une Romaine qui se sacrifie pour sa gloire auprès d’un autre père, ou plutôt d’un autre époux. (Suis-je trop exigeant de noter qu’elle ne mentionne pas le Christ, qu’elle aurait pu voir dans sa vision extatique, et encore moins les dogmes chrétiens ?) Il lui a ordonné de refuser Sévère, ce qu’elle a fait, d’épouser Polyeucte, ce qu’elle a fait ; maintenant, elle aime Polyeucte quand il lui commande de ne plus l’aimer.

Dans la dernière scène de la pièce, Sévère blâme Félix et lui annonce qu’il se vengera. « Arrêtez-vous, seigneur, et d’une âme apaisée / Souffrez que je vous livre une vengeance aisée. / Ne me reprochez plus que par mes cruautés / Je tâche à conserver mes tristes dignités ; / Je dépose à vos pieds l’éclat de leur faux lustre : / Celle où j’ose aspirer est d’un rang plus illustre ; / Je m’y trouve forcé par un secret appas ; / Je cède à des transports que je ne connais pas ; / Et par un mouvement que je ne puis entendre, / De ma fureur je passe au zèle de mon gendre. » Quand tout espoir humain ou calcul politique s’effondre, quand a été renié par sa fille et reconnu père dénaturé par le porte-parole de la cité, c’est à ce moment que Félix renonce à tout ce qu’il a fait depuis le début de la pièce et qu’il annonce qu’il est devenu chrétien à son tour. Sévère est bouleversé par ce qu’il voit : il annonce qu’il deviendra le défenseur des chrétiens sans être devenu chrétien lui-même. La fin est une sorte de suite de miracles. On peut y croire, ou comme moi, on peut les trouver impossibles à tenir à la scène à moins de transformer le théâtre en autre chose. De ce fait, je suis encore et toujours tenté d’y voir quelque ironie de la part de Corneille. C’est une réaction qui ne peut se défendre en public en espérant convertir les auditeurs, mais c’est une tentation qui fait que les tout derniers vers deviennent presque comiques quand on les dit à voix haute, ou *sotto voce*.